

François Blais

I PHIGÉNIE

EN HAUTE-VILLE



L'instant même

le jour de la publication

IPHIGÉNIE EN HAUTE-VILLE

Du même auteur :

Nous autres ça compte pas, roman, L'instant même, 2007.

Le Vengeur masqué contre les hommes-perchaudes de la Lune, roman,
Hurtubise HMH, 2008.

FRANÇOIS BLAIS

Iphigénie en Haute-Ville

roman à l'eau de rose

L'instant même

Maquette de la couverture : Anne-Marie Jacques

Illustration de la couverture : Pascal Blanchet

Photocomposition : CompoMagny enr.

Distribution pour le Québec : Diffusion Dimedia
539, boulevard Lebeau
Montréal (Québec) H4N 1S2

Distribution pour la France : Distribution du Nouveau Monde

© Les éditions de L'instant même

L'instant même
865, avenue Moncton
Québec (Québec) G1S 2Y4
info@instantmeme.com
www.instantmeme.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2009

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Blais, François, 1973-

Iphigénie en Haute-Ville

ISBN 2-89502-282-4

I. Titre.

PS8603.L328I65 2006
PS9603.L328I65 2006

C843'.6

C2006-941310-X

L'instant même remercie le Conseil des Arts du Canada, le gouvernement du Canada (Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition), le gouvernement du Québec (Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC) et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Pour ma sœur Marie

Où l'on commence du bon pied par une digression

CERTAINES IDÉES, bien qu'excellentes dans leurs énoncés, échouent de façon spectaculaire au test de la réalité. Inutile de chercher à savoir pourquoi, c'est comme ça, c'est tout. À l'instar de ces équipes sportives dont on dit qu'elles sont « fortes sur papier » et qui pourtant n'arrivent jamais à remporter le championnat, il manque à ces bonnes idées un je-ne-sais-quoi que le langage humain est impuissant à cerner. Prenons un exemple : le communisme, tiens. En parcourant le *Manifeste du parti communiste*, ou encore *Le capital*, on ne peut s'empêcher d'admirer le raisonnement, de reconnaître la justesse des prémisses et l'inéluctabilité des conclusions. D'ailleurs, des gars dix fois plus intelligents que toi et moi réunis (soit dit sans vouloir te froisser, ami lecteur) y ont adhéré sans barguigner. Jean-Paul (celui de *La nausée*) a même déclaré, sérieux, que « quiconque n'est pas communiste est un chien ! » Aujourd'hui, quand on voit le gâchis qui a résulté de cette belle idée, il pourrait être tentant de prendre des grands airs (toujours facile après coup), de faire des appels anonymes chez Jean-Paul pour lui remettre ça sur le nez... si ce n'était

cette certitude qu'en ce moment même, nous sommes en train de nous enticher de bêtises qui nous feront passer, aux yeux des générations futures, pour les ploucs que nous sommes. Pour demeurer dans le rayon des erreurs historiques, on peut également songer au Pepsi Cristal. L'idée était géniale en soi (même goût, même format, mais on voit au travers !), et on peut tenir pour certain que le créatif qui a lancé cette bombe au cours d'une séance de brainstorming a dû recevoir, de la part de ses supérieurs, des accolades à s'en démettre l'épaule et se créer, parmi ses collègues jaloux, des antagonismes vivaces. (En ce moment, il doit noyer sa honte dans l'alcool, si toutefois il a résisté à l'envie de se coucher devant le train.)

Dans la vaste majorité des cas, quand une idée s'avère foireuse dans son application, on finit au bout d'un laps de temps plus ou moins long (plus de soixante-dix ans pour le communisme, à peine soixante-dix jours pour le Pepsi Cristal) par l'abandonner. Certaines idées foireuses ont néanmoins la vie dure. Je ne parle pas ici de la religion ou des Grands Idéaux, qui sont des mauvaises idées utiles, qui remplissent une fonction sociale importante, non, je parle de toutes petites choses, d'institutions, de manies, de coutumes ou de produits auxquels on s'accroche malgré leur flagrante inefficacité, je parle d'une chose aussi banale que le sirop contre la toux, par exemple : a-t-on souvenir d'un seul cas, dans les annales médicales, d'une toux vaincue grâce à une cuillère à soupe de Dimetapp au raisin ? Je parle des poteaux à griffes pour les chats : bien que ne soit pas encore né l'excentrique félin qui délaissera le mobilier pour un poteau à griffes, cet article continue d'être en vente dans toutes les bonnes boutiques. Un autre exemple ? Prends notre système parlementaire. Le principe qui sous-tend cette institution est des plus nobles : donner aux citoyens une tribune où, par le biais de leurs représentants, ils

peuvent demander des comptes au gouvernement. Je t'explique le topo : un gars dans l'opposition se lève, pose une question à un ministre, se rassied, son clan l'applaudit, le président donne la parole au ministre interrogé, celui-ci se lève, prononce quelques mots, se rassied, son clan l'applaudit, le gars qui avait posé la question a droit à deux questions complémentaires, et puis on passe à un autre sujet. Le hic c'est que, depuis que ce système est implanté, jamais au grand jamais un ministre n'a réellement répondu à une seule question. On louvoie, on s'en sort par une pirouette rhétorique, on fait semblant de ne pas comprendre, on temporise, on joue sur les mots, mais jamais on ne répond. Malgré que cette attitude soit la règle, malgré que la scène se répète jour après jour, les « amis d'en face » (ceux qui posent les questions) trouvent encore la force de s'indigner, de prendre monsieur le président à témoin, de faire la grimace devant tant de mauvaise foi, tout en feignant d'oublier qu'eux-mêmes, durant leur séjour de l'autre côté de la salle, se sont bien gardés de répondre à quelque question que ce soit. Nonobstant la désespérante inutilité de l'exercice, la saison parlementaire venue, tous les députés, même ceux des régions éloignées, se font un devoir de se présenter à l'Assemblée nationale, tirés à quatre épingles, et s'évertuent jour après jour à poser des questions qui resteront sans réponse.

Pas convaincu ? En veux-tu encore d'autres, de ces idées bancales ? Je t'en épargne la liste exhaustive parce qu'on y serait encore demain matin, mais en voici toujours quelques-unes, que je te jette en vrac, et dis-moi sans rire que jamais, à un moment ou à un autre de ta vie, tu ne t'es laissé séduire par l'une d'elles : la loterie, les films en trois dimensions, le *Ab-Buster*, l'homéopathie, le Oui-Ja, le multiculturalisme, les aphrodisiaques, les manifestations, les pétitions, les colliers « glow in the dark » vendus à la Saint-Jean-Baptiste, les lunettes

pour voir au travers du linge, la démocratie, la vente pyramidale, les pick-up lines, l'huile à mouches, les trucs pour perdre du poids, les trucs pour rester jeune, les chaînes de lettres, les neuvaines, la cartomancie, apprendre en s'amusant, les agences de rencontre, les porte-bonheur, les agrandisseurs de pénis, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel, capturer un roadrunner avec des patins à roulettes munis de réacteurs, etc. Autant de mauvais plans, d'arnaques éhontées, autant de roues carrées et de chaises à trois pattes qui continuent pourtant d'être utilisées quotidiennement par des tas de gens sains d'esprit.

Le couple est un autre de ces trucs qui ratent inmanquablement. Une autre de ces erreurs navrantes que l'humanité prend plaisir à répéter. Il faut dire que le programme est alléchant : sexe gratis à volonté, sécurité affective garantie, puissance économique accrue, bouc émissaire à portée de main pour toutes nos faillites... on se dit qu'il faudrait être fou pour ne pas se ruer sur un tel produit, pour ne pas mettre tous ses œufs dans ce panier-là, alors on se déniche une quelconque âme sœur, on fait semblant d'être intéressant, on fait semblant d'être intéressé, et hop ! le tour est joué : nous voilà en couple. Au début, il faut l'admettre, l'idée tient ses promesses, rembourse avec intérêts tous les espoirs qu'on y avait investis. Au début, c'est trop beau pour être vrai : il y a cette fille, là, dans le salon, qui nous laisse sans trop rouspéter toucher à ses seins, qui rit de bon cœur de toutes nos farces plates, qui flatte notre virilité en nous demandant d'ouvrir le pot de cornichons ou de programmer le magnétoscope, qui nous gronde gentiment lorsqu'on sort sans petite laine (comme maman faisait). On savoure chaque moment passé en sa compagnie en oubliant délibérément que tôt ou tard (plus tôt que tard, en fait) arrivera le jour où l'on aura envie de toucher tous les seins du monde hormis les siens, où nos réparties les plus spirituelles ne provoqueront, dans le meilleur

des cas, qu'un haussement d'épaules exaspéré, où elle bafouera notre virilité en nous comparant à quelque connaissance ayant mieux réussi dans la vie et en nous demandant de pisser assis si on n'est pas capable de viser comme du monde (comme maman faisait). On a beau partir avec les meilleures intentions, on en arrive, fatalement, à s'enliser dans le mensonge, l'ennui et la compromission. Et plus on se débat, plus on s'enlise. On a beau y mettre du sien, vouloir repartir sur des bases neuves, nourrir le dialogue, consulter des spécialistes, mettre du piquant dans notre vie sexuelle, se réserver du temps à deux, lire *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*, faire un enfant pour changer le mal de place, rien n'y fait, notre couple part en eau de boudin sans qu'on y puisse grand-chose. Ce naufrage nous place devant l'alternative suivante : ou bien on coule avec le navire, vaillamment, ou bien on fuit sur un canot de sauvetage dans l'espoir d'être recueilli sur un autre bateau. Avant la cinquantaine, la plupart des gens choisissent la seconde option. Ils se disent, imperméables à l'expérience : « La prochaine fois va être la bonne. » Car malgré que le couple soit le lieu de toutes les déceptions, de toutes les frustrations, on ne veut pas en démordre, on s'acharne à se remettre en selle sitôt désarçonné, tout ça à cause d'un atavisme sournois qui nous pousse, veut, veut pas, à enchaîner notre destinée à celle d'un membre du sexe opposé dans le but (difficilement défendable) d'accroître le nombre d'humains. Chez les mammifères, la durée de vie moyenne du couple équivaut à peu près au temps qu'il faut pour élever une portée. Après ce laps de temps, l'union perd sa justification biologique. Étant donné que les petits humains mettent un temps fou à atteindre l'autonomie, la longévité du couple est particulièrement élevée chez cette espèce. Le couple humain, toutes cultures confondues, dure en moyenne de quatre à cinq ans (un auteur connu affirme

que l'amour dure trois ans, mais il n'y a pas de contradiction : tout le monde sait que le couple dure toujours plus longtemps que l'amour), quatre à cinq ans, donc, ce qui correspond à la fin de la petite enfance, l'âge auquel l'enfant commence à se socialiser, où la présence constante de ses deux parents n'est plus nécessaire. Passé ce cap, l'atavisme qui vous avait réunis se met à faire des pieds et des mains pour tout gâcher, pour que tu ailles, toi, répandre ta semence aux quatre vents et que du coup tu libères la place afin que d'autres viennent répandre la leur dans la matrice que tu accaparais. Parce que c'est bien beau les promesses d'amour éternel, les photos du voyage de noces, l'hypothèque à payer, mais ce n'est pas tout, ça, il faut (et cela l'emporte sur le reste) que le bassin génétique soit bien brassé. Si tout le monde était aussi stupidement monogame que Charles Ingalls, l'humanité serait une race blafarde, débile et valétudinaire, depuis longtemps supplantée en tant qu'espèce dominante par les pingouins ou les bichons maltais.

Bref, bien qu'il soit voué à l'échec, bien qu'il soit condamné à moyen terme, le couple continue de faire des millions d'adeptes partout dans le monde (au grand dam de l'inventeur du Pepsi Cristal qui doit en crever de jalousie). L'histoire que nous nous proposons de raconter dans ces pages est celle d'un couple. En conséquence, elle finira mal. Tout ce long préambule pour que tu te résignes à cette idée, pour que tu ne te sentes pas floué à la fin, que tu ne maudisses pas l'auteur qui, d'ailleurs, est plutôt un chroniqueur servile puisqu'elle est, cette histoire, authentique à 100 %. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées serait dans l'ordre des choses, je le jure sur la Bible, sur le Coran, sur les Védas, sur le bouquin que tu veux. C'est l'histoire d'un couple, donc. Le garçon s'appelle Érostrate, la fille s'appelle Iphigénie. Ça se passe à Québec.

*Où l'on digresse encore un brin. Où l'on voit
qu'il est possible de se livrer à des fellations
sans le savoir. Où l'on se permet d'écornifler
dans la tête d'Érostrate*

Tout le monde connaît cette histoire, servant à illustrer l'idée que des causes infimes peuvent parfois produire de grands effets, du papillon qui, d'un battement d'ailes, provoque un séisme à l'autre bout du monde. C'est vendeur comme histoire, ça fait rêver, ça donne aux minus, aux pauvres, aux pas beaux, bref à tous les infimes, l'espoir de faire un jour trembler le monde sur ses fondations, pour autant qu'ils consentent à oublier que, dans l'immense majorité des cas, les battements d'ailes de papillons n'ont d'autre effet que celui de maintenir les papillons en l'air. Toutefois, il arrive bel et bien qu'une série de petits riens résulte en des événements dont les conséquences sur notre vie se comparent à celles d'une catastrophe naturelle, des événements conditionnels à tellement de *si*, fruits d'un enchaînement de circonstances si précaire que, même devant le fait accompli, l'on a un peu de mal à y croire. Par exemple, si Érostrate ne s'était pas laissé convaincre ce soir-là par son frère et les amis de

son frère de les accompagner à l'Arlequin, il ne se serait pas enivré au point d'être malade ; s'il ne s'était pas enivré à ce point, il ne se serait pas retrouvé misérablement accroupi devant la cuvette, dans les toilettes des gars, à rendre le contenu de son estomac ; s'il ne s'était pas trouvé dans cette position, il n'aurait pas remarqué ce graffiti à la hauteur de ses yeux, écrit au feutre sur le ciment nu : *Iphigénie suce des grosses queues*, suivi d'un numéro de téléphone ; s'il n'avait pas été dans un état d'esprit un peu bizarre à ce moment-là, il ne se serait pas amusé, pendant qu'il hoquetait un filet de bile, à mémoriser ce numéro ; si ce numéro s'était effacé de sa mémoire au bout de quelques minutes, comme il aurait été naturel, au lieu de s'y incruste, il n'aurait pas pu le composer, une semaine plus tard, vers deux heures du matin, alors qu'il se sentait un peu seul. Si l'un des maillons de cette fragile chaîne d'événements s'était rompu, Iphigénie et Érostrate ne se seraient jamais connus et moi, au lieu de raconter leur histoire, je serais déjà attelé à la rédaction de ma monographie sur la place de la chèvre dans la tradition orale berbère, ouvrage qui rendra mon nom immortel. Mais tous ces petits riens s'étant enchaînés, l'improbable lien s'étant formé, j'ajourne de bonne grâce la mise en chantier de mon chef-d'œuvre pour te narrer ce fait vécu. Avant toute chose, quelques mots sur nos deux héros.

Précisons tout d'abord, au sujet d'Iphigénie, que le graffiti la concernant dans les toilettes des gars de l'Arlequin n'était que grossière diffamation. Rédigé dans un esprit de basse vengeance par un prétendant éconduit auquel elle avait cessé de songer dès la seconde où elle l'avait expulsé de sa vie, le graffiti datait déjà de plus d'un an lorsqu'elle en apprit l'existence de la bouche d'Érostrate. (Sans cela, il y a fort à parier qu'elle n'en aurait jamais entendu parler, car personne, à ma connaissance, même le plus poisson parmi les poissons,

Iphigénie en Haute-Ville

même le plus débile des amateurs de lutte, même le crétin aigu incapable de prendre une décision sans consulter Jojo Savard, personne n'est suffisamment naïf pour s'imaginer qu'il existe réellement des filles qui sucent les queues des inconnus, comme ça, pour leur plaisir, et qui par-dessus le marché se font de la pub dans les toilettes.) Mais qu'était-elle donc, alors, cette Iphigénie, si elle n'était point suceuse en série ? Iphigénie était une belle jeune fille (mais ça tu l'avais déjà induit puisque aucun auteur, pas même un gâcheur de papier de sixième ordre dans mon genre, ne perdrait son temps à raconter l'histoire d'une fille moche), une belle jeune fille venue de la forêt mauricienne pour poursuivre des études supérieures à l'Université Laval. En fait, non seulement ne suçait-elle point de queues, grosses ou pas, mais, dans le courant d'une journée normale, elle ne desserrait les lèvres que dans les circonstances suivantes :

- pour s'alimenter ;
- pour répondre « présente » au début de chaque cours ;
- pour demander au concierge de lui déverrouiller la porte du labo ;
- pour dire merci au gars du dépanneur quand il lui rendait sa monnaie ;
- pour dire bonjour à sa propriétaire quand elle la croisait dans l'escalier ;
- pour parler à sa mère (qui téléphonait tous les soirs), lui dire oui maman tout va bien, je m'amuse, j'ai des tas d'amis, je suis dans le coup, la vie est belle.

Et puis c'est tout. Ce n'était pas qu'elle fût particulièrement timide, du genre à marcher les épaules voûtées, à avoir l'air de vouloir se dissoudre dans le néant ou se réfugier entre le prélat et le plancher dès qu'on lui adressait la parole, pas du tout. Simplement, les gens ne l'intéressaient pas. Elle avait

donné au monde une chance honnête de se faire valoir, lui avait laissé le temps de faire son petit numéro, avait observé les humains un bon moment, sans préjugé, ne les avait pas trouvés de son goût et avait décidé, en fin de compte, de ne point les fréquenter. Ce dédain n'était bien sûr pas absolu car, que cela nous plaise ou non, le besoin d'entretenir des rapports avec autrui est trop impérieux pour être totalement éludé. Aussi Iphigénie écoutait-elle avec plaisir le comte Léon lui raconter les amours tumultueuses d'Anna et de Vronski ; elle compatissait avec Fiodor Mikhaïlovitch aux déboires du prince Mychkine ; elle riait de bon cœur avec Nikolaï du désarroi de ce brave fonctionnaire qui croise son propre nez dans la rue ; elle subissait avec Anton la pesante mélancolie de la steppe ; elle accompagnait Ivan partout où il daignait l'inviter, dans les marais à chasser la pintade ou dans les salons de Paris pour rencontrer George Sand et Flaubert. En gros, pour qu'elle condescende à vous prêter l'oreille, vous deviez être mort, russe et génial, ce qui n'est malheureusement pas à la portée de tous. J'ai dit plus haut qu'Iphigénie vivait à Québec ; en fait, elle y vivait si peu que c'est presque un mensonge de le dire. Elle y occupait un espace loué à son nom, y étudiait pour devenir accordeuse de pianos ou physicienne nucléaire, quelque chose comme ça, mais si tu lui avais demandé, par exemple, de t'indiquer le chemin du Dagobert ou du Maurice, tu lui en aurais bouché un coin. Pendant les cinq ans qu'elle passa dans cette ville, elle ne sut jamais de quoi avait l'air la Grande Allée, elle qui pourtant avait arpenté à s'en user les semelles la perspective Nevski, qui pouvait en décrire la moindre échoppe et connaissait le nom de chacun des ponts enjambant la Neva. Elle ne s'était jamais aventurée jusqu'au Château Frontenac, mais elle avait ses entrées dans le Palais d'hiver des tsars. Elle ignorait le nom du député qui défendait ses intérêts dans ce parlement situé à

quinze minutes de chez elle, mais elle pouvait discourir pendant des heures sur chacun des autocrates à avoir régné sur la Sainte Russie, depuis Ivan le Terrible jusqu'à ce brave Nicolas II. Elle n'avait jamais flâné, par un bel après-midi d'été, sur les Plaines d'Abraham et ne connaissait que sommairement les circonstances de l'escarmouche qui s'y était déroulée, elle qui pourtant avait assisté, en compagnie d'Alexandre I^{er}, à la prise de Moscou par les soldats de Napoléon et à la débandade du tyran français, vaincu par le climat et par l'immensité de cette terre sauvage.

D'Érostrate aussi on pouvait dire qu'il n'était parmi nous que techniquement, qu'il traversait la vie avec un visa de tourisme. Dès les premières pages du *Mythe de Sisyphe*, Camus, qui ne rechigne pas à devenir lourd lorsque son propos l'exige, pose le suicide comme étant le seul problème philosophique réellement important. Après avoir constaté l'absurdité du monde, l'Homme, nous dit Albert, est aux prises avec l'alternative suivante : ou bien il refuse ce monde qui n'a pas de sens (et donc se suicide) ou bien il demeure vivant et doit alors trouver la force de suppléer à ce vide en attribuant arbitrairement à l'existence un sens qui n'existe pas intrinsèquement. Mais pour son malheur, au contraire de « l'Homme » camusien, faisant son frais avec son H majuscule, Érostrate était, d'une part, dépourvu de la force morale nécessaire pour s'inventer un destin malgré l'absurdité du monde et, d'autre part, trop pissou pour se faire sauter le caisson. Pas assez niais pour accepter le deal mais pas assez intense pour se crisser en bas du pont. Il vivait assis entre deux chaises, tel un aristocrate qui, invité à une fête populaire, fait acte de présence mais refuse de compromettre sa dignité en dansant la bourrée. Dans ces conditions, l'indifférence était tout ce qu'il pouvait s'offrir. La vie n'a pas de sens ? Big fucking deal! Dans les débuts de sa vie intellectuelle, il avait bien regimbé un

peu. Par choix esthétique plus que philosophique (le tragique faisant toujours chic à l'adolescence), il avait versé pendant quelques années des larmes de crocodile sur cette humanité cruelle, mesquine et apathique, avait théâtralement hurlé son refus d'entrer dans le moule, avait jeté avec frénésie son mal de vivre dans d'ineptes poésies puis, sa nature profonde ayant vite repris ses droits, les larmes de crocodile avaient fait place à un sourire moqueur (plutôt intérieur qu'apparent) qu'il promenait sur la multitude s'agitant autour de lui, lui petit baveux oisif, immobile au milieu de la mêlée, jouissant du spectacle de ces gens pressés par l'ambition et par leurs bas-ventres, de ces gens feignant d'aller quelque part, feignant d'ignorer qu'ils allaient mourir. Solution facile en apparence, ce parti pris de se moquer de tout était parfois difficile à tenir. Par exemple, Érostrate professait comme il se doit une indifférence parfaite à l'égard de l'opinion des gens, mais il aimait bien rendre cette indifférence aussi ostentatoire que possible. Il distribuait son estime et son affection au compte-gouttes, mais il s'efforçait toujours d'avoir la monnaie exacte à l'épicerie pour que la petite madame à la caisse l'aime davantage. Lorsque, en sondant son âme, il se retrouvait, comme ça, nez à nez avec une contradiction un peu trop flagrante, il arrangeait le coup avec un brin de mauvaise foi, il regardait ailleurs et tout était dit. De toute façon, sonder son âme était une activité à laquelle il se livrait rarement. Se sachant insignifiant, il ne voyait pas pourquoi il se serait imposé l'effort de chercher à faire sa propre connaissance. *Connais-toi toi-même*, le slogan allait bien à Socrate, lui qui manifestement gagnait à être connu, mais pour un gars comme Érostrate (et des milliards d'autres), une personnalité conventionnelle, une façade bâclée pour les besoins de la cause faisait très bien l'affaire. À son avis, il fallait être

1. <i>Où l'on commence du bon pied par une digression</i>	9
2. <i>Où l'on digresse encore un brin. Où l'on voit qu'il est possible de se livrer à des fellations sans le savoir. Où l'on se permet d'écornifler dans la tête d'Érostrate</i>	15
3. <i>Où l'on assiste à une conversation décousue</i>	23
4. <i>Où l'on s'autorise à lire par-dessus l'épaule d'Iphigénie</i>	31
5. <i>Où l'on observe les mœurs d'une Grand-Méroïse dans son habitat naturel</i>	36
6. <i>Où, contre toute attente, Iphigénie fait un pas (un pas virtuel, mais ça compte pareil) vers un autre humain</i>	60
7. <i>Où l'on échange quelques missives bien torchées, comme le vicomte de Valmont et la marquise de Machin-Chose</i>	72
8. <i>Où l'on voit Érostrate jouer les détectives amateurs et où l'auteur en profite pour mettre son grain de sel</i>	154
9. <i>Où cette histoire se termine d'une manière qui ne satisfait personne</i>	191

**ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MARS 2009
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR INC.
SUR PAPIER SILVA ENVIRO
100% POSTCONSOMMATION**



François Blais

IPHIGÉNIE EN HAUTE-VILLE

L'histoire que nous nous proposons de raconter dans ces pages est celle d'un couple. En conséquence, elle finira mal. Tout ce long préambule pour que tu te résignes à cette idée, pour que tu ne te sentes pas floué à la fin, que tu ne maudisses pas l'auteur qui, d'ailleurs, est plutôt un chroniqueur servile puisqu'elle est, cette histoire, authentique à 100 %. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou décédées serait dans l'ordre des choses, je le jure sur la Bible, sur le Coran, sur les Védas, sur le bouquin que tu veux. C'est l'histoire d'un couple, donc. Le garçon s'appelle Érostrate, la fille s'appelle Iphigénie. Ça se passe à Québec.

D'une beuverie, Érostrate, jeune homme tout ce qu'il y a de plus québécois, ne se rappelle qu'un graffiti lu dans des toilettes publiques, vantant certains mérites d'une intrigante Iphigénie, numéro de téléphone fourni. Ça ne coûte qu'un coup de fil, après tout, pour voir de quoi il retourne de cette charmante personne. Enfin, voir n'est peut-être pas le mot approprié dans les circonstances : la jeune fille s'apprête à passer les vacances d'été à Grand-Mère. Loin des yeux, loin du cœur ? On est à l'époque d'Internet : la Mauricie, la littérature russe, les fabliaux qu'on s'échange sur le ton de la connivence, le traité désotérisme qu'on se propose d'écrire à quatre mains, tout est possible ! La connivence se déguise en séduction, on en veut un peu plus. Mais que veut-on, au juste ?

François Blais signe comme première œuvre l'un des romans les plus réjouissants des dernières années, une fantaisie de tous les instants. Un livre vivifiant, lancé par le postulat suivant : « Certaines idées, bien qu'excellentes dans leurs énoncés, échouent de façon spectaculaire au test de la réalité. » La réalité d'*Iphigénie en Haute-Ville* ? Allez-y voir...

Illustration de la couverture : Pascal Blanchet

ISBN 978-2-89502-282-4



9 782895 022824

Édition de la publication